

- 2 -

FÈS, UNE VILLE HUMAINE *

J'ai souvent eu l'occasion de conduire des amis européens, des hommes cultivés et sensibles, à travers la vieille ville de Fès. Je craignais qu'ils ne se fatiguent vite à descendre et remonter les ruelles tortueuses, que la fange d'un jour de pluie ne les dégoûte et que la surpopulation – la foule trop dense dans les marchés – ne les décourage. Mais rien de tout cela n'a pu amoindrir leur enchantement que résumaient des paroles telles que celles-ci: «Voilà encore une ville humaine!».

J'ai médité ces paroles. Il est vrai que la vieille ville de Fès représente, en marge d'un monde de plus en plus mécanisé, nivelé et déshumanisé, une ambiance où la vie se déroule encore selon un rythme éminemment humain. Mais il y a plus que cela. Cette vie, dont Fès est comme la cristallisation, fait appel à l'homme entier, à l'homme qui est à la fois corps, âme et esprit, qui a des besoins physiques, une vie affective de l'âme et une intelligence qui dépasse l'un et l'autre plan. A bien considérer les choses, il n'existe pas d'ordre ni de coutume, dans l'ancien Fès, qui ne possède ce caractère intégral. Et ce n'est pas étonnant car tout découle de la *Sounna* (la Tradition prophétique) pour laquelle l'homme est toujours à la fois corps, âme et esprit. On ne peut donc pas négliger une de ces modalités sans porter préjudice à l'homme entier.

Considérons les choses les plus élémentaires de la vie urbaine, l'eau par exemple, qui joue un rôle si important pour Fès. En fait, si la ville a été bâtie dans ce creux de terrain, en dépit de tous les principes stratégiques qui veulent qu'une ville ne soit pas dominée par ses alentours, c'est pour l'eau. Ceci à cause des sources qui jaillissent sur la pente de la ville haute. Il devient ainsi possible de distribuer les eaux de l'Oued Fès sur toute la ville afin qu'elles fertilisent les jardins, alimentent les fontaines des mosquées et des maisons. Ces mêmes eaux emportent ensuite les ordures dans la vallée où l'Oued Bou Khrareb les recueille et les amène vers le fleuve Sebou. Cette domestication de l'Oued Fès force l'admiration chaque fois que l'on voit ses eaux faire surface dans les quartiers les

* *Causerie faite le 21 avril 1973 dans la résidence du Pacha de Fès devant les personnalités invitées à constituer l'Association pour la sauvegarde de Fès.*

plus éloignés les uns des autres. Or, cette utilisation de l'eau, si elle est un garant de fertilité et un facteur d'hygiène, plaît en même temps à l'âme car cette eau, qui coule dans les bassins des *riyād* et joue dans les fontaines, est comme la vie de l'âme. Enfin, l'eau sert aussi à accomplir les ablutions rituelles et, sous ce rapport, elle est le symbole de la pureté, miroir passif de l'Unité divine.

La même gamme de réalités se retrouve dans l'architecture. La maison typique, presque entièrement fermée vers l'extérieur et toute rassemblée autour de sa cour intérieure, correspond d'abord à une nécessité physique: il est beaucoup plus difficile, à Fès, de se défendre contre la chaleur et les vents que de supporter le froid. En même temps ce caractère introverti de l'architecture – aux apparences souvent pauvres à l'extérieur mais d'une beauté et d'une richesse inattendues dans son intérieur – exprime fort bien cette sorte de jalousie sacrée que le musulman éprouve, de plein droit, pour sa propre famille. Enfin, cette même forme de maison, retranchée du monde environnant et ouverte sur le ciel, manifeste une certaine attitude spirituelle. Elle correspond au fait que tout chef de famille est *l'imām* pratiquement indépendant de son monde.

Ce n'est pas l'individualisme, au sens courant du terme, c'est la dignité spirituelle de l'homme qui est en cause. Elle est inviolable et elle s'étend, en principe, à tout ce qui le concerne personnellement. La personne, la famille et les biens du *Mousslim* sont *harām* selon le Coran. Sous un tout autre rapport, l'homme fait partie intégrante de la société et doit obéir à ses lois. Les deux dimensions ne se mélangent pas. Il y a la vie personnelle, sacro-sainte, et il y a la vie collective, nécessaire, laquelle se déroule d'autant plus facilement que la première se cantonne dans son domaine.

L'architecture de Fès est l'expression patente de cette situation. Son unité fondamentale, c'est le *beït*, la pièce habitable de forme rectangulaire allongée et de grandeur moyenne à peu près constante. Plusieurs *buyūt* groupés autour d'une cour centrale constituent la maison qui, elle, a toujours la possibilité de s'agrandir par la superposition de *buyūt* ou par la juxtaposition de plusieurs cours intérieures. Il y a la simple maison dont la cour est généralement entourée de quatre corps de logis et il y a le *riyād*, le jardin clos, qui peut être constitué de deux corps de logis reliés par des murs d'enceinte. L'unité fondamentale de l'édifice sera toujours le *beït*, lequel peut varier de taille. Autour d'une grande cour, les *buyūt* seront relativement plus grands mais leurs proportions resteront sensiblement les mêmes. Ainsi, l'ensemble des maisons d'un quartier, ou de la ville, donnera très exactement l'impression d'une agglomération de cristaux de roche car les éléments de même structure et de proportions semblables se répètent à diverses échelles de grandeur. C'est de là que vient l'homogénéité

architecturale d'une ville maghrébine comme Fès. Elle est basée sur la cellule d'habitation qu'est le *beit*. Même les palais qui s'y trouvent sont constitués d'un groupement plus ou moins complexe de ces cellules et ont souvent grandi au gré des propriétaires successifs, chacun y ajoutant quelques nouvelles pièces.

A l'exception des ouvrages de fortification, l'architecture marocaine ne procède jamais à partir de grandes formes d'ensemble et rien n'est plus étranger à son génie que la conception européenne des immeubles construits en bloc et subdivisés en de multiples appartements. Ces immeubles sont l'expression d'un collectivisme qui détermine les existences individuelles à partir d'un ensemble préconçu alors que l'architecture traditionnelle du Maghreb part de l'existence individuelle – ou plus exactement personnelle – pour aboutir à l'ensemble collectif. On nous dira peut-être que ce sont là deux conceptions appartenant à deux époques différentes et que la vie moderne exige des formes d'habitation modernes. Mais cet argument n'excuse pas la construction d'immeubles-blocs à l'intérieur d'une ville historique telle que Fès. Il est parfaitement possible d'adapter des constructions nouvelles à la structure urbaine que nous venons d'expliquer.

L'architecture traditionnelle, qui reçoit l'air et la lumière par la cour intérieure, permet d'ailleurs une agglomération compacte des édifices, ce que l'architecture moderne du genre décrit plus haut ne permet pas. Deux maisons-ruches dont les fenêtres sur rue se rapprochent d'un côté et de l'autre jusqu'à quelques mètres de distance, représentent une atrocité. Les ruelles des anciens quartiers de la ville ont une tout autre fonction, elles ne sont que des corridors d'accès.

L'agglomération compacte des maisons dans les anciens quartiers était d'ailleurs compensée non seulement par l'existence de cours intérieures, mais encore par celle des jardins qui s'étaient, à une époque encore relativement récente, entre le noyau de la ville et ses remparts. Le lotissement de beaucoup de ces jardins en terrains à bâtir n'a été une charité sociale qu'en apparence. En offrant des chances d'habitation à un certain nombre de personnes, on a en même temps rendu la vie plus difficile à la population entière.

C'est encore pire quand une des belles demeures seigneuriales ou patriciennes – s'il nous est permis d'employer ce dernier terme par analogie – devenue vacante par suite de l'exode des anciennes familles citadines ou trop onéreuse pour ses héritiers, est détruite pour céder la place à un immeuble d'appartements à loyer réduit. Deux malheurs se cumulent ainsi: la perte d'un héritage culturel irremplaçable et une augmentation de la densité de population dans une ville qui étouffe déjà. Les cas de belles maisons – souvent d'intérêt historique et presque

toujours de grande valeur artistique – vouées tôt ou tard à la destruction ne sont malheureusement pas rares à Fès. Il existe dans les quartiers centraux de Fès, tels que Sagha, Guerniz et Souika Ben Safi, un certain nombre d'anciennes maisons qui mériteraient d'être protégées comme monuments historiques, alors qu'elles sont souvent habitées par des familles pauvres qui ne peuvent pas les entretenir correctement. D'autres belles demeures, et parmi elles de véritables palais, se situent dans les quartiers périphériques, comme la partie nord de Cherrabliyine, le Douh, Ras Jenane, Ziat ou Keddane. Quelques-unes sont encore habitées par leurs propriétaires, au moins périodiquement, tandis que d'autres sont vides et parfois vouées à la ruine si elles ne sont pas récupérées à temps pour servir à des buts culturels ou même touristiques. Mais nous ne pouvons ici évoquer ce problème qu'en passant, nous proposant d'en faire l'objet d'une étude à part.

Revenons à l'aspect d'ensemble de la ville et rappelons qu'une ville n'est pas seulement une entité statique, mais qu'elle est également vécue comme un itinéraire – nous serions tentés de dire comme un film – qui se déroule en suivant ses principales artères. A Fès, ce caractère dramatique des voies est particulièrement accusé. Les principales rues qui conduisent des portes vers son centre, comme la grande Talaâ, sont très accidentées. Elles sont tantôt larges, tantôt étroites et subissent des déviations comparables à celles qui défendent l'entrée des maisons particulières. Par sagesse et par prudence, Fès n'a jamais livré facilement son cœur. Par endroits, les rues sont recouvertes de roseaux, bordées de boutiques et ressemblent plutôt à des chambres qu'à des rues. Ailleurs, elles sont raides et nues, puis s'élargissent soudainement en de petites places sur lesquelles s'ouvrent des portails de mosquées.

Ce qui rend ces itinéraires urbains particulièrement fascinants, c'est l'exercice, en pleine rue et sous les yeux des passants, des métiers et des arts. C'est de ces derniers que nous voulons encore dire quelques mots car ils représentent la synthèse la plus frappante des trois aspects de la vie urbaine traditionnelle, aspects qui correspondent respectivement au corps, à l'âme et à l'esprit. Précisons d'abord qu'il n'y a pas de différence, dans le monde traditionnel, entre art et artisanat. Le premier implique toujours un but pratique et le second une recherche de perfection et de beauté en conformité avec le *hadīth*: *Inna 'Llāhā kataba 'l-ihsāna 'alā kulli shai* («en vérité, Dieu a prescrit la perfection – ou la beauté – en toute chose»). Il n'y a pas d'«art pour l'art» dans l'ancien Fès. Des arts tels que la mosaïque et le plâtre sculpté sont directement rattachés à l'architecture. D'autres, tels que la poterie, la dinanderie et le tissage se rattachent à la vie domestique et aux vêtements. Il est dans la nature de l'art de réjouir l'âme mais tout art ne possède pas, de facto, une dimension spirituelle. Dans le cas de l'art marocain, cette dimension se manifeste directement par la

transparence intellectuelle, par le fait que cet art, avec son harmonie géométrique et rythmique, s'adresse non pas à une intelligence particulière plus ou moins empreinte de tendances passionnelles, mais à l'intelligence même dans ce qu'elle a d'universel.

Ces considérations, bien que nées d'une préoccupation poignante, ont fini par se transformer en un éloge de Fès. Certains nous diront peut-être que nous avons trop idéalisé le caractère de cette ville et que sa vie réelle est bien davantage tributaire des misères humaines. Peu importe, car c'est l'idéal (et non pas son absence) qui détermine les faits, plus ou moins parfaitement certes, mais toujours d'une manière décisive.